

son vrai monde, sont d'un autre ordre, invulnérable à tout principe de destruction. En scrutant ainsi la poussière des catacombes, elle n'en sent que plus vivement qu'il n'y a pas de catacombes pour elle.

MADAME DE GIRARDIN.

CE QUE VEUT DIRE UN BOUT DE RUBAN.

.... Eh quoi! dites-vous, les hommes se font hacher pour un vain titre, pour un mauvais bout de ruban! Et vous haussez les épaules, vous prouvez par les discours les plus raisonnables que c'est folie, qu'il est bien temps d'éclairer ces niais imprudents, ces fous qui attachent encore de l'importance à ces puérités, à ces misères!... Risquer de mourir pour avoir le droit de porter à sa boutonnière un ruban d'une teinte plus ou moins flatteuse! Vous ne comprenez rien à cette bizarrerie, philosophes profonds! en général, vous comprenez peu de choses. Quel plaisir peut-on trouver à se parer d'un bout de ruban? Je vous demande un peu, qu'est-ce que cela signifie?... Rien; cela veut seulement dire: J'ai été brave dans telle affaire plus que les braves; pendant que vous dormiez, je veillais; pendant que vous vous amusiez, je souffrais; pendant que vous faisiez de votre dîner l'affaire de toute votre journée, je jeûnais; pendant que vous vous promeniez sur les boulevards, le cigare à la bouche, entouré de vos amis, moi je traversais les déserts, le pistolet au poing, traqué de tous côtés par nos ennemis; j'ai grelotté de froid, j'ai suffoqué de chaud, j'ai eu les pieds gelés dans la neige, j'ai eu le front brûlé par le soleil, et j'ai subi tous ces tourments sans me plaindre, par respect pour mon devoir, par amour pour mon pays.... D'autres fois, cela veut dire aussi: J'ai donné ma jeunesse et ma santé à la science aride, j'ai usé mes yeux sur les livres, j'ai blanchi dans les veilles et dans les travaux; j'ai sacrifié ma vie pour sauver la vie des autres; j'ai interrogé la peste sans pâlir, j'ai palpé le choléra sans trembler, j'ai tant vécu avec les cadavres que j'ai fini par leur ressembler à moitié; je me suis tant occupé de la

mort que la mort déjà s'occupe de moi et qu'elle va bientôt me punir d'avoir voulu lui ravir ses victimes, en me faisant moi-même sa victime avant l'âge et malgré tout mon savoir ; mais je l'attends sans crainte, car je l'ai bravée avec enthousiasme, par respect pour mon devoir et par amour pour l'humanité. Cela veut dire encore : J'ai lutté avec l'Océan, avec les tempêtes, avec les sauvages, avec les Anglais ; j'ai passé ma vie dans l'exil, loin de ma famille et de mes amis ; j'ai quitté, quelques mois après mon mariage, une jeune femme que j'aimais d'amour ; j'ai laissé mourir ma mère sans l'embrasser ; j'ai appris, dans un port de l'Inde, qu'il m'était né un fils en France, et quand je suis revenu dans ma maison, après seize années d'absence, et que j'ai demandé si ma femme était chez elle, un jeune inconnu m'a répondu : « Ma mère va rentrer ; voulez-vous l'attendre, monsieur ? » Cet inconnu qui m'appelait monsieur, c'était mon fils, mon grand fils, que je n'avais pas vu grandir. J'avais le collégien, mais je n'ai jamais eu l'enfant. Quant à sa pauvre mère, elle était si changée, que je ne pus retenir mes larmes en la regardant : c'était la digne mère, ce n'était plus la jeune et belle épouse. Ainsi j'avais fait à mon devoir le sacrifice des plus douces jouissances de la vie ; j'ai donné à mon pays mes plus beaux jours ; j'ai négligé, pour le servir, mes devoirs les plus chers, mes trésors les plus précieux, mes fleurs les plus fraîches et les plus charmantes ; je lui ai sacrifié la vieillesse de ma mère, la jeunesse de ma femme, l'enfance de mon fils.

Oui, ce mauvais bout de ruban signifie courage, dévouement, sacrifice, devoir glorieusement accompli, péril généreusement affronté, privations, patience, savoir, talent, honneur, bien souvent héroïsme, quelquefois génie, toujours travail. Un chiffon de soie qui dit ces choses-là ne nous semble pourtant pas un objet tout à fait méprisable. Mais, direz-vous, cela vient de l'idée qu'on y attache. Eh mais, précisément ; nous avons cette faiblesse de tenir aux idées, par conséquent aux choses auxquelles on attache des idées, parce que, nous le répétons, les peuples généreux et intelligents se gouvernent avec des idées : ce sont les peuples mercantiles et gloutons que l'on gouverne avec des intérêts.

Mais, bien loin d'en rire, vous devriez admirer avec transport cette invention sublime. Avoir amené des hommes à braver la mort,

l'infirmité, les dangers les plus terribles, pour obtenir le droit de porter une rosette rouge à leur boutonnière ; avoir donné à une convention sociale cette force d'impulsion, mais c'est superbe, c'est plus beau que d'avoir découvert la force motrice de la vapeur, c'est plus beau que d'avoir découvert un monde ! Avoir fait d'un bout de ruban un but, une gloire, une consolation, une compensation, en vérité, il faut que nous soyons bien sot, mais nous trouvons cela merveilleux. Dans un siège, un soldat a la jambe emportée par un boulet de canon, le voilà perdu, infirme pour le reste de ses jours.... Que fera-t-on pour lui ? comment le dédommager, comment le récompenser ? Vous, philosophes, qui êtes des hommes positifs, vous ne trouvez qu'un moyen : vous proposez de le consoler avec de l'argent, de le récompenser avec de l'argent ; mais vous n'avez pas d'argent pour ces sortes de choses, vous lui en souhaiterez en faisant de très-belles phrases. Vous, démocrates, vous êtes plus sincères, vous ne le dédommangez point du tout, vous ne le récompensez jamais, l'égalité vous le défend. Oh ! c'est qu'il faut bien y prendre garde ! savez-vous qu'en récompensant les braves vous risquez d'humilier les poltrons ? Ce serait injuste, ce serait cruel. Ces pauvres poltrons ! ils sont déjà bien assez malheureux, vraiment, de trembler toujours devant tout le monde, sans qu'on ait besoin de les affliger encore en récompensant ceux dont ils ont peur : ainsi vous ne récompensez pas ce noble infirme.

Eh bien, nous qui croyons à la force des idées sur les esprits généreux, nous avons une manière de dédommager ce soldat, de récompenser son courage : nous le faisons chevalier, et nous lui offrons, au nom de la patrie reconnaissante, une petite croix suspendue à un morceau de ruban rouge.... Et soudain cet homme anéanti se réveille, sa tête courbée se lève avec orgueil, son regard s'enflamme, sa voix s'émeut ; il appelle à lui ses parents, ses camarades, ses voisins ; il les rassemble tous en un repas joyeux pour célébrer ce grand événement, et il leur raconte avec enthousiasme ses campagnes ; il décrit avec amour la bataille où il a été mutilé ; il se pare avec fierté de ses glorieuses avaries, et il s'inspire, et il boit à la mémoire de tous les héros, et il embrasse tous les convives ; il évoque tous ses amis absents, il évoque tous ses morts aimés. Ah ! ils sont rares dans la vie les jours où, songeant à ceux qui ne sont

plus, on s'écrie : Qu'ils seraient heureux s'ils étaient là!... Il rit, il pleure, il chante, il danse; oui, regardez-le en sortant de table, il danse, il n'est plus infirme, il a retrouvé sa jambe; ce bout de ruban, c'est sa jambe! Vous aurez beau dire, c'est une belle manufacture que celle-là où l'on refait avec des rubans les jambes et les bras que les canons ont emportés.

La fiction est admirable! Mais, nous sommes de votre avis, il faut s'y prêter; il faut penser, en voyant ce ruban, à la petite croix qu'il soutient les jours de fête guerrière; il faut ensuite, en songeant à cette croix, se souvenir d'une autre croix plus grande, devant laquelle le monde est à genoux; et puis il faut encore se rappeler que cette croix sainte est l'emblème du mystère sacré de la Rédemption, et qu'enfin cet emblème d'amour divin a pour devise : Volupté dans les sacrifices, gloire dans la douleur!

LÉON GOZLAN.

LA CHASSE AUX FLAMBEAUX.

Le comte du Nord, plus tard Paul I^{er}, empereur de toutes les Russies, voyageait en Europe; il vint en France, à Paris. A la cour, on lui parla de Chantilly; il voulut le voir.

La réception fut majestueuse; elle parut froide. Après le diner, après la promenade, après le jeu, il y avait encore de l'ennui, comme pendant le jeu, la promenade et le diner.

Alors Monsieur le prince proposa au comte du Nord, pour passer plus agréablement le reste de la soirée, une partie de chasse dans la forêt. Cette invitation, faite à dix heures de la nuit et d'un ton sérieux, étonna beaucoup le comte qui se la fit répéter, et qui n'y adhéra que sous forme de plaisanterie, n'imaginant pas qu'il fût possible de courre le sanglier et le cerf au milieu de l'obscurité.

Aussitôt, à un signal donné par le prince, les chevaux tout sellés, tout bridés, sont conduits dans la cour des écuries, les chiens réunis en groupe, les piqueurs rassemblés; gentilshommes, valets, coureurs, tout met le pied à l'étrier. Le cor sonne; les princes de Condé et le comte du Nord s'élancent sur leurs chevaux; quelques dames osent suivre ces aventureux chasseurs.

La soirée est belle; la lune rayonne sur les magnifiques bois de Sylvie; la pelouse, vaste lac de gazon, jette son parfum à la nuit; on la foule quelque temps en silence. Il y a de l'étonnement dans ces chiens et dans ces chevaux éveillés au milieu de leur sommeil, pour obéir à l'impérieuse voix de la chasse, à l'heure où tout dort, jusqu'aux arbres. Ils cherchent leur soleil et leur rosée si fraîche du matin et ces masses sonores d'air qui répètent avec la pureté du cristal les aboiements, les hennissements, les fanfares; ils ne com-

prennent pas pour quel étrange courre on a réuni leurs meutes. Humbles comme tous les animaux le sont la nuit, les chevaux battent le gazon d'un galop douteux ; les chiens, l'oreille basse et le museau en quête, ne savent où chercher leur piste, sous un ciel sans vent connu, plein d'exhalaisons où ne se mêle aucune trace de gibier. Le gibier dort, le sanglier dans ses joncs sauvages et ses mares ; le cerf sous les charmes immobiles, sous les oiseaux immobiles, sous un ciel immobile. La grande âme de la forêt, avec toutes ses agitations et ses intelligences, repose.

Et les chasseurs ont déjà passé la grille du château ; ils sont deux cents, maîtres et valets. C'est la grande route du connétable. Le cor retentit.

Une lumière brille, deux lumières, vingt lumières, mille ; on y voit à vingt pas, à une lieue, à droite, à gauche, partout ; mille sinuosités, trente ou quarante lieues de lignes courbes s'embrasent ; les lumières ruissellent comme des fleuves ; les routes qui s'entrecoupent, étroites et rapides, s'illuminent aussi et vont comme une flèche jusqu'à ce qu'elles rencontrent une table, un carrefour qui les fasse tourner ou jaillir en nouvelles routes de feu, pour, plus loin, après avoir encore couru, être brisées de nouveau jusqu'aux limites indéterminées du bois, de carrefour en carrefour, de poteau en poteau, de rond-point en rond-point. Le jour n'a pas cet éclat. Sur le feuillage ou sous le feuillage, les mêmes tremblements de lumière ; les mêmes gouttes de clarté sur les branches intermédiaires, comme à midi, l'été ; et à ce jour factice, les oiseaux s'éveillent, battent des ailes et chantent ; les chiens ont retrouvé leurs voix, les chevaux leurs pas. Dans les fourrés, le cerf remue ; dans sa bauge, le sanglier grogne. Toutes les harmonies s'éveillent sans l'ordre de Dieu. En avant les chevaux, les chiens et les hommes ! En avant les limiers, qui débusquent le cerf, trompent toutes ses allures, qu'ils saisissent dans l'air le cri qu'il y a jeté, sur la terre le souffle qu'il y a répandu, dans l'eau la trace qu'il y a laissée, qui vont, qui bondissent, qui nagent, avec cette rectitude de volonté dont la pensée s'épouvante ! En avant donc les chiens ! puisqu'il est midi ! qu'on va sonner la curée ! Il est midi, le ciel est rempli d'étoiles.

Quelle magnifique surprise pour M. le comte du Nord que cette forêt, qui contient près de huit mille arpents, illuminée comme un

palais le jour de la naissance d'un souverain ! Ce fut dans cet instant qu'il dit au plus âgé des princes : « Jusqu'à présent, les rois m'ont reçu en ami ; aujourd'hui Condé me reçoit en roi. »

Le prestige de cette illumination était dû à des torches de résine portées par les vassaux de monseigneur. De dix pas en dix pas, un paysan à la livrée du prince était le chandelier immobile d'une torche.

Continuons la fête.

Les cerfs de la forêt, à ce midi sans aurore, reconnurent leur ennemi, l'homme, et s'élançèrent dans les allées par troupeaux, croyant à la réalité du jour. C'était vraiment grand et digne d'un prince que ce spectacle d'animaux courant sur une ligne de feu entre d'immobiles flambeaux, surtout lorsqu'ils apparaissaient au fond de la perspective, alors qu'on ne distinguait plus que leur bois, et que les torches semblaient des étincelles.

C'était vraiment grand et beau ! Le bruit du cor dans une nuit semblable, où le plaisir avait l'aspect du désastre, la joie le caractère de l'effroi, la fête celui d'un incendie.

Le cerf fut débusqué ; alors un spectacle toujours neuf, toujours admirable à la clarté du jour, emprunta de la clarté des flambeaux un étrange aspect. Chevaux, chiens et chasseurs dérobaient en courant à ce bariolage de couleurs, tranchées de vert sombre et de fumée de résine alternativement, des ombres fortes ou effacées par les lumières. Obligé de parcourir sans déviation la ligne de feu qui brûle ses deux prunelles, le cerf renverse, tantôt à droite, tantôt à gauche, six hommes ou six flambeaux, peu importe. Les vassaux se rapprochent et la symétrie n'a pas à souffrir. Pauvre cerf ! comme il va malgré les chiens pendus en grappe à ses flancs, malgré les chevaux, autres chiens plus forts qui hennissent, malgré les hommes, autres chiens qui parlent ! Il devance ces chiens, ces hommes, ces chevaux, le vent, la pensée ; mais il ne peut devancer ce qui est immobile et qui ne finit pas, des hommes debout, des torches enflammées. Il sait le carrefour du connétable ; il y pense ; il y est ; c'est une lieue. Il en franchit d'un bond la colossale table de pierre ; autour de la table encore du feu ! Il sait le carrefour de l'Abreuvoir, il y est ; il est déjà plus loin ; il a encore vu du feu. Alors sa vitesse n'est plus un élan, c'est un vol ; ses

quatre jambes pliées sous le ventre, sa tête disparue dans la ligne allongée de son corps, entièrement masquée par le massacre de son bois, il parcourt les espaces avant de les avoir conçus ; les espaces ne sont plus que des êtres de raison ; les hommes et les arbres sont des lignes noires, les torches une ligne rouge, lui une pensée. Il ne doit plus compter ni sur l'air ni sur la terre ; la terre et l'air sont peuplés de bruits qui sonnent sa mort. Aux étangs ! aux étangs ! Il y en a cinq au milieu de la forêt. A des heures plus douces et quand la lune les éclairait, il y est venu avec les faons et les biches y boire et s'y rafraîchir.

Aux étangs ! il y court.

Aux étangs, les chiens ont devancé le cerf, et là, comme ailleurs, la fatale illumination des torches l'attend. Rien n'est beau comme les étangs, pourpres des flammes qui les cernent, réfléchissant les étoiles immobiles et la fumée qui court à leur surface. Le cerf y plonge, et le bruit de sa chute se perd au milieu du bruit des chevaux et des hommes qui arrivent, des chiens qui sont arrivés. Ce fut un moment dont le souvenir ne se perdra pas, celui où les princes et leur innombrable suite, penchés curieusement sur leurs chevaux, à la lueur de ce lac, alors véritable miroir ardent, furent témoins de la prise et de la mort du cerf. Tout était rouge ; eaux, ciel, cavaliers, dames, chasseurs, chevaux, chiens ; auprès et au loin tout était rouge.

On déchira le cerf ; les chiens eurent le morceau d'élite ; des dames de la cour rirent comme des folles ; le cerf pleura. Cette fête coûta prodigieusement, mais monseigneur le comte du Nord avait eu une chasse aux flambeaux.

Au château, le souper attendait le retour des chasseurs. Ils furent reçus sous une tente parée d'emblèmes analogues à la fête : des bois de cerf soutenaient les rideaux et les draperies. Au dessert, quand les prestiges du cuisinier et de l'échanson, deux emplois où les premiers mérites se sont toujours mis en relief dans la maison des Condé, témoin Vatel, eurent achevé d'éblouir l'imagination septentrionale de l'auguste étranger, le prince se leva et dit au comte du Nord : « Où monsieur le comte croit-il être ? — Je crois être, répond celui-ci, dans le château de Condé, le plus noblement hospitalier des princes, et dans son plus riche appartement. »

Les rideaux s'écartent ; les deux côtés du pavillon s'ouvrent, et le comte du Nord, à son inexprimable étonnement, se trouve au centre des écuries du château. Trois cents chevaux, chacun dans sa stalle, ceux-ci hennissant, ceux-ci courbés sur l'avoine, ceux-là perdant la sueur sous l'éponge, ceux-là frappant les dalles, tous sous la main d'un domestique, complètent cette surprenante perspective.